

**ACE A 11 MILLIONS
D'ENFANTS**



**LES
INSTITUTEURS
HEUREUX**



PHOTOS HENRI ELWING

une grande enquête de Fanny Deschamps

Ce ne sont pas des chouchous de la Nation : ils ont les mêmes problèmes que les malheureux, aussi peu d'argent. Leurs écoles sont des casernes pauvres en matériel. Ils ont un directeur napoléonien, un inspecteur qui tremble si un enfant met le doigt hors du programme, là où « un œil crevé ne serait pas couvert par l'assurance ». Bon an, mal an, ils ont trop d'élèves, un logis sans confort, des marteaux-piqueurs sous leurs fenêtres.

Ils subissent un maire casse-pieds ou des collègues indifférents, voire mesquins. Leurs parents d'élèves sont ingrats, râleurs, puérils, avides de dix en loçons, de perroquets glorieux. Ils arrivent même à cumuler toutes ces difficultés plus les leurs.

On entend la colère, la rancune et les aigreurs des malheureux, et on finit par admettre avec eux que le label « instituteur » est une étoile jaune qui marque un homme pour le livrer aux sarcasmes du public, au mépris et au chahut des écoliers.

Or, voilà que parmi ces pelés, ces galeux, j'ai rencontré des gens heureux ! Ils traversent le préau en sifflotant... même si, dans le préau, il y a des enfants. Le bon maître d'école est un homme qui rit.

Il n'est pas fatalement « une vocation ». La vocation d'instituteur est un lyrisme de l'adolescence. Tu pontificas, récompenseras, puniras, feras des premiers-de-canton avec des analphabètes. A part cela, tu voteras à gauche, obstinément. « Et c'est ainsi, disait un instituteur, que j'ai commencé doucement à me déchirer entre le rottelet que j'étais à l'école et le démocrate contrarié que j'étais dans la rue... et à la maison. »

La vocation lyrique ne résiste pas à un an de classe. La vocation vécue est une longue patience. Les maîtres heureux conquièrent leur bonheur sur le tas. Toujours à peu près de la même façon.

Tenté, contraint ou résigné, Jean Dupont (ou Jeanne Durand) se retrouve un matin dans une classe. S'il est normalien, il se rassure : dame, il sait tout ! S'il n'est pas normalien, mais, normalement conscient, il est affolé : il faut ou sombrer ou surnager. Admettons

que Dupont tienne le coup. Il prépare alors la première visite du M. l'inspecteur — son C.A.P. (1). Il a de l'enthousiasme, de l'ambition, de la bonne volonté ou besoin de sa paye. Bref, son C.A.P., il l'a — à 19, 20, 24 ans. Le voilà titulaire, « préposé aux vacances », chuchotent les imbéciles.

Dans sa titularisation, Dupont peut voir : soit le feu vert qui lui ouvre une aventure humaine annuellement démultipliée ; soit le premier échelon de sa retraite. Il peut aussi y voir le droit de se venger de son « ratage », lui « qui méritait tellement mieux ! ». J'entendis un inspecteur soupirer que la vocation de certains de ses administrés lui rappelait celle de la Zazie du métro : comme son oncle lui demandait pourquoi elle voulait être institutrice : « Pour faire ch... les mômes ! » dit-elle.

On rencontre de ces demi-malades, qui punissent une heure pour un rien, élisent leurs indifférents qu'ils appellent sec : « Lemarchand ! » et des courtisanes qu'ils nomment « Dany » dans un sourire. Quand ils ne sont pas racistes, c'est déjà beau ! Ils n'en seront pas moins douillettement poussés vers la retraite, échelon par échelon, tout comme les bons. Ils sont titularisés : ils sont tabous.

Le C.A.P. est donné quasiment comme un droit d'asile. Il abrite donc aussi le méchant et le médiocre. Le peuple le plus spirituel de la terre ne congédie pas les maîtres de ses fils pour médiocrité. Les médiocres ne font-ils pas des gardiens aussi ? Le gardiennage est la tâche la plus utile de l'instituteur, semblent penser bien des parents. Que le cher petit passe l'année en com-

(1) Certificat d'Aptitude Pédagogique.

LES INSTITUTEURS HEUREUX

La pagnie d'un homme borné n'a pas l'air de les inquiéter, pour ces parents-là, tout risque est physique : que le cher petit ne rapporte pas d'égratignure et ça ira bien. Et d'autant mieux si le cher petit « sait ses fractions » pour le même quantième de novembre que son frère aîné, « qu'était dans une classe forte, où le maître ne passait pas son temps à les amuser ».

Sans doute faut-il s'entraîner jeune à ne pas siffler en travaillant afin de déboucher, bien adapté, dans son avenir de prolo hargneux ? J'ai vu une quantité de parents se demander pourquoi certains enseignants voulaient apprendre aux enfants à travailler par goût quand ils peuvent les obliger à travailler par force ? Mais, remarqua une inspectrice, faut-il vraiment que l'école devienne joyeuse ?

Gradés ou parents ont ainsi, parfois, des paroles qui expliquent en partie le découragement d'instituteurs partis dans l'enthousiasme... puis vite repliés dans la routine

et l'amertume. Pour eux, la routine est un refuge. Ce sont gens à la triste figure. Lundi, mardi, mercredi, à 8 h 30, ils décrochent leur masque imperméable de pédago, se le posent et vont à l'usine. Leur boulot à eux, c'est les gosses : c'est pas de veine. A 5 heures, ils tombent le masque et respirent un coup. Le jeudi est un bon jour : ils vivent toute la journée. Et il y a le dimanche, et les vacances, et le ouf final : la retraite. C'est le diable que d'arriver à faire parler ceux-ci de l'école, de leur vie dans leur école ! Ils ne peuvent parler que de l'Education nationale, avec des idées générales... revendicatives — l'adjectif vient tout seul. Des sous, Guichard, des sous, Guichard, des sous !!!

Et ce n'est pas par amour personnel de l'argent. C'est parce qu'ils souffrent. Ah oui ! ce doit être quelque chose d'éprouver sa montre toutes les dix minutes, sous les yeux de trente gosses auxquels on doit faire illusion ! On peut en devenir fou, certains instituteurs le

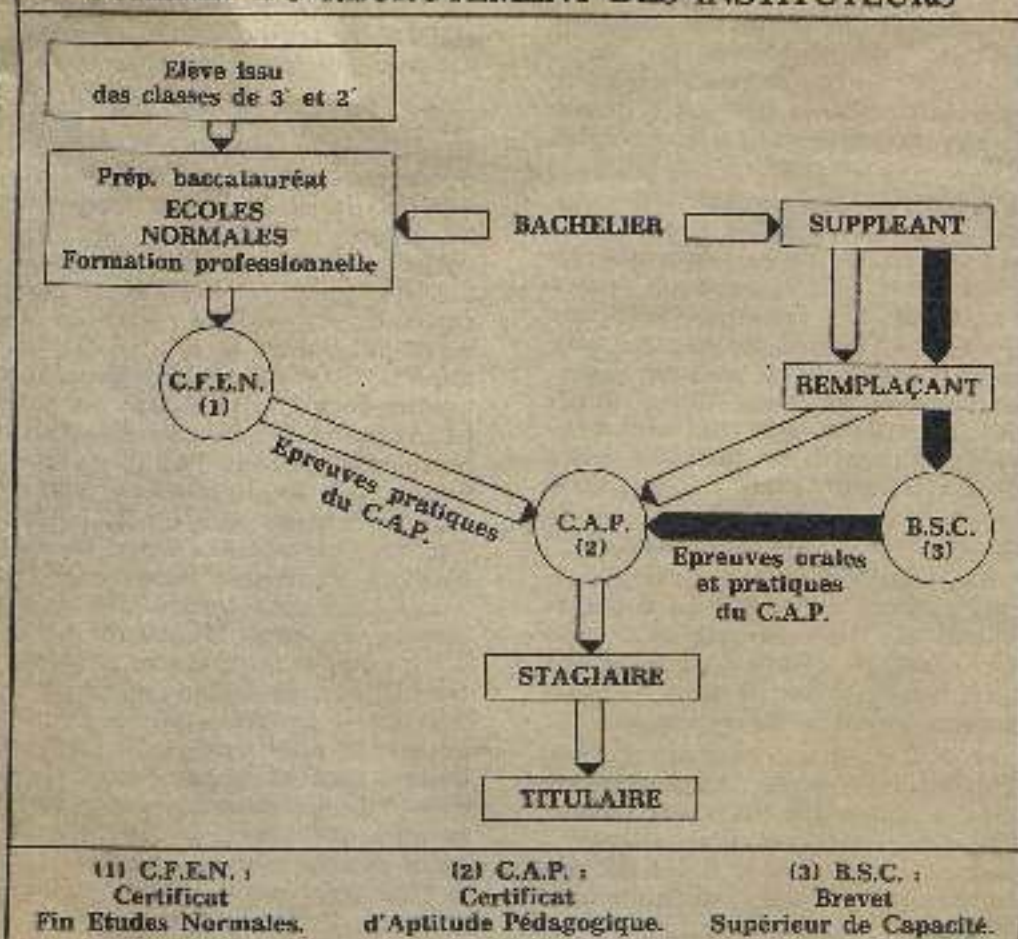
deviennent. D'autres s'asphyxient et se corrodent en classe et, étant de leur siècle, ils croient que de l'argent, de l'argent d'abord, les soulagerait. Ils auraient de vastes locaux, 25 élèves au lieu de 30, du matériel moderne, un stade, tout. Alors, mieux payés, donc mieux considérés, ils pourraient enfin commencer à faire de la bonne école. Ils retrouveraient l'estime de leur concierge. Ils seraient heureux. Parviennent-ils à croire que des collègues se forcent à l'être en attendant le parachutage d'un bonheur d'Etat ? (2) Mais même s'ils le savent, « Il ne faudrait pas trouver naturel que les seuls instituteurs aient des cours de pionnier et défrichent dans le dénuement au milieu de l'abondance affichée partout », m'a dit un instituteur — un pur.

Les pères de Pagnol

Juste. Une corporation n'est pas composée que de héros, mais d'une majorité de tacherons. Que la corporation des instituteurs (ou celle des médecins) n'échappe pas à la règle et le public crie au scandale. Il serait en effet commode, rassurant, euphorisant de savoir que des hommes au-dessus du commun s'échinent à servir d'adultes de référence aux enfants de la communauté, tandis que la multitude des égoïstes s'occupent puérilement à se gagner mille conforts. On demande des hommes témoins. Ils seraient grands, forts et généreux, ils aimeraient les petits enfants et pas les gros réfrigérateurs. Après trente ans de dévouements aux enfants de la patrie, ils se regarderaient dans la glace et ils seraient payés par l'estime de leur conscience. Puisqu'ils n'auraient pas servi la guerre, ils n'auraient pas droit à un monument sur la place du village mais, de temps en temps, naîtrait de leurs œuvres charnelles un Pagnol ou un Gaston Bonheur qui, d'une plume atten-

(2) Je n'écris que ce que j'écris. De larges crédits renforceraient le bonheur des instituteurs heureux aussi — cela va sans dire — mais je préfère le dire. Je ne suis pas en train de défendre les choix budgétaires de l'Etat.

SCHEMA DU RECRUTEMENT DES INSTITUTEURS



Emile Sence, instituteur à Estourmel (Nord). Il dit : « S'accepter ; puis se perfectionner sans fin, non pas contre les autres, mais pour soi et pour tous, tel est, je crois, le secret de l'équilibre. Il vaut pour le maître et les écoliers. Ils s'épanouissent ensemble dans un climat de confiance et une curiosité active. »



LES INSTITUTEURS HEUREUX

LE PRIX D'UN INSTITUTEUR

Le salaire de l'instituteur est... nuancé. Prenez l'indice, multipliez par l'échelon, l'école, le paysage, la famille, l'âge du maire, etc. Exemples : une jeune normalienne, 1.108 F ; jeune suppléant même école, 970 ; institutrice en fin de carrière, 1.850 ; une autre, 1.918 ; instituteur province, deux enfants, 30 ans, 1.399 ; autre provincial sans enfants, 32 ans, 1.886,76.

Haste le principal : l'avis des intéressés. Dialogue entre deux bons instituteurs :

M. D., 47 ans. — Notre sort s'est amélioré depuis quelques années. Nos revendications actuelles doivent porter sur nos conditions de travail.

Mme R., 49 ans. — Sur le salaire aussi. Qu'on le regrette ou non, la rentabilité entre en compte dans le choix d'une profession. Des jeunes gens valables s'écartent a priori de l'enseignement, les hommes plus que les femmes. Résultat : la profession se féminise, ce qui est préjudiciable aux enfants. Même dans les écoles maternelles, il devrait y avoir des hommes.

M. D. — S'il y avait réellement 400.000 hommes et femmes dans les écoles au lieu d'une majorité de fonctionnaires, ces 400.000 maîtres de choc armés de 11.000.000 d'élèves pèseraient assez lourd dans la nation pour l'obliger à changer les statuts de l'Ecole. L'argent suivrait.

La discussion n'est pas close.

drie, écrivait : « Mon père, cet homme admirable qui fut maître d'école... » Ça ferait tableau d'honneur pour tous les maîtres d'école. Image d'Epinal et catéchisme : en 1970 encore, ils n'ont qu'à ressembler au père de Pagnol ou déchoir dans notre estime.

Eh bien, non ! L'instituteur habite son siècle, même si, branché sur le passé, il ne l'enseigne pas. Il n'est pas scandaleux, mais logique, de ne pas trouver de saints dans l'Ecole. Le miracle, c'est qu'il y en ait !

Il n'y en a pas une foule. Mais il n'y a pas non plus une foule de sado-masochistes et de sots définitifs. La petite foule, m'assure-t-on, est celle des « vieux enfants qui ont changé de place avec la maîtresse ». Ils n'ont jamais respiré hors du clos. Ils croient que la vie est une épreuve de justice, dont on passe les obstacles avec une bonne mémoire : je sais, donc je serai. L'élève qui a 10 fera son chemin, l'instituteur qui a 19 1/2 sera directeur. Les vieux enfants s'en-

nuient plus ou moins dans leur classe, ennuent plus que moins, sont moyennement utiles ou moyennement nuisibles aux enfants, et puis voilà. Ils ne sont pas accablés, ils ne sont pas contents : ils sont sécurisés... ce qui peut donner mauvaise mine. A la longue, s'ennuyer à l'école doit vous détériorer plus sûrement la santé que de s'ennuyer à l'usine ou au bureau. Certains instituteurs s'en doutent et se révoltent, au bout d'un an, trois ans, dix ans... Ou au choc d'une rencontre.

Ils avaient commencé leur carrière aussi banalement que les autres. Etaient devenus instituteurs comme on le devient neuf fois sur dix, sans élan et sans haine : par tradition de famille ou nécessité d'être boursier, au hasard d'un conseil ou « pour les vacances » ; avec un bachot et pas de qualifications spéciales, ou pis : avec la rage de n'être qu'un universitaire avorté, un primaire dans une civilisation pour secondaires, ou alors un comédien manqué, un Bousac incompris. N'importe quel départ semble pouvoir aller pour gagner un cœur content. Les plus heureux fut les meilleurs — cela va de pair — ne se souviennent pas d'avoir eu une vocation d'instituteur. Mais ils avaient une vocation d'homme. Alors un jour, las d'être fonctionnaires, ils se sont fait un cadeau : la responsabilité. Adieu manuels, fiches de préparation annuellement reprises et remâchées, adieu la momification d'un homme dans un programme bien serré ! Ils ont lâché la rampe... L'actualité est entrée dans leur école, et la gaieté et l'imagination. Il y a 40, 30, 20, 10, 3 ans, un an, hier... des hommes et des femmes de la Commune se sont embarqués avec leurs écoliers dans la réforme pédagogique que M. Edgar Faure n'aurait qu'à enterrer après le chaud mai 68.

Héros, zélés ou... imbéciles ?

Il leur a fallu du courage. Le premier commandement de l'administré d'une administration est de ne pas faire de « bulles »... et eux faisaient des vagues ! Chacun dans son coin, au village ou dans une classe buissonnière emprisonnée comme une coupable entre vingt-

COMBIEN D'INSTITUTEURS EN 1969 ?

Le nombre total des instituteurs paraît aussi variable que leurs salaires ! Ils seraient environ 400.000 pour 11.000.000 d'élèves, (7 millions dans les classes maternelles et élémentaires + 4 dans les enseignements secondaire, général, technique.) Il y aurait 282.000 maîtres d'école dans les écoles maternelles et primaires.

En peinture, modelage, céramique, tapisserie, les enfants de Simone Sence ont du talent : ils osent. Elle interdit la gomme : « Avoir une gomme, c'est douter de soi. Un acte manqué, il faut le recommencer, on ne l'efface pas. Je veux enseigner le courage de créer, non l'inquiétude. » Sa classe pétillait de poésie.



LES INSTITUTEURS HEUREUX

Les cinq classes « sérieuses », ils ont troublé l'esprit statique des familles, inquiété le curé, agité le maire, affolé leur directeur et bravé M. l'inspecteur. Ils ont scié leur promotion, refusé des changements avantageux, ils ont donné leurs jeudis et rogné leurs vacances pour se hausser sans fin jusqu'à la hauteur de leur métier. Ils ont inventé des fêtes, organisé des ventes pour remplir la caisse de classe et quand ça n'a pas suffi pour acquérir le matériel convoité, ils y ont ajouté de leurs économies. En somme, ils ont vécu en héros quotidiens — ce genre de héros que les collègues passifs appellent des imbéciles et le syndicat des zèlès. S'ils ont tenu contre vents, marées, crucs-en-jambe, mésestime et indifférence publique, s'ils ont fini par convaincre leur directeur et séduire l'inspecteur (31), c'est que les plus isolés n'étaient pas des hommes seuls, ils avaient des complices : leurs enfants. Les enfants portent les hommes de bonne volonté. Il y a donc une justice : les maîtres les moins fatigués que j'ai rencontrés sont ceux qui se fatiguent le plus !

tinuer leurs maîtres à la vitesse du siècle ! Les instituteurs curieux m'ont paru mieux informés de l'actualité que les cadres d'autres professions. Et, surprise ! en ce temps où M. Tout-le monde est renseigné sur tout par XX^e siècle, les Dossiers de l'écran et la caméra sous-marine du Cousteau, en 1989, j'ai vu Monsieur l'Instituteur jouir toujours de l'estime de son village ! (Ou de son quartier.) Pour lui, ma foi, c'est toujours le bon vieux temps du salut dans la rue. On ne vient plus le prier d'écrire une lettre ? On vient lui demander un avis. On vient témoigner de ce qu'on est devenu après lui : un bon graveur, une bonne chimiste, une mère de famille heureuse, un homme d'aplomb. On vient se raconter, se réchauffer dans la disponibilité d'un homme de bonne volonté. Comment donc ! Il y a toujours un mendigot à la porte de certains instituteurs, qui veut un instant de chaleur fraternelle. « J'avais besoin d'un avis au-dessus de tout soupçon », m'a dit une pharmacienne de vingt-huit ans.

venue — de 365 km — parler de son mariage à son ancienne institutrice. Hier encore, je croyais qu'il y avait un problème de « coup de chapeau » chez les instituteurs. Je sais aujourd'hui qu'il n'y a pas de problème. Il y a un grand manque d'instituteurs qui valent le coup de chapeau.

L'époque a du mal à en fabriquer. Naguère, son savoir relatif casait d'emblée l'instituteur au secrétariat de mairie, dans la respectabilité. Il lui faut à présent, en plus, du caractère. L'affectivité dans les rapports sociaux n'était pas démodée et Monsieur l'Instituteur bénéficiait, a priori, d'une estime attendrie, dont même une honnête médiocrité ne le faisait pas déchoir. Sa stabilité lui offrait d'ailleurs le temps de se faire connaître : il ne galopait pas d'un poste à l'autre, en quête d'une salle de bains que les autres non plus n'avaient pas. Dans un temps lent, il accomplissait un travail lent : de la pédagogie. Aujourd'hui, son rythme s'est désaccordé de celui du monde. Un certain public

Recyclés par leurs élèves

Ils sont contents. Radieux, à l'occasion. Rieurs. Calmes. A l'aise dans leur classe comme des poissons dans l'eau et passionnés d'en parler. Parce que, bien sûr, ils gagnent ce qu'ils donnent : le temps de leur vie. Ce sont des professionnels réconciliés avec l'homme privé, leur désir d'épanouissement coïncide avec leur travail. Leur cœur démocrate est satisfait de leur respect vécu pour les personnalités enfantines. N'avoir qu'une connaissance limitée ne les inquiète plus : ils ont échangé l'angoisse d'avoir l'air savants en tout contre le courage d'être loyaux en disant parfois : « Je ne sais pas. Nous allons nous informer ». Apprendre sans fin ne les ennuit pas : ils sont curieux. Leur curiosité est bien servie, car les écoliers qu'on laisse parler recyclent sans discon-

NORMALIEN OU PAS ?

L'instituteur est normalien ou pas. En 1969, il ne l'est sans doute pas. Une inspectrice que j'ai vue venait de toucher 138 nouveaux, dont 4 normaliens. Cette proportion se généralise. « Et ce n'est pas si mal, dit-on chez les directeurs d'école. La normalien nous arrive souvent avec l'idée que, étant un technicien qualifié, l'humilité du débutant lui serait superflue ! Hélas, Normale lui a enseigné une commode pédagogie théorique dans des classes d'application, dont les maîtres sont des conférenciers au point, calés dans leurs certitudes et régnant sur des écoliers plus ou moins choisis. La pédagogie normalienne est conçue pour apprendre au normalien à se gagner une bonne note pédagogique, claf de sa promotion personnelle. » Un directeur ajouta : « Je prie pour recevoir des non-normaliens ! Je prie pour recevoir des jeunes gens inquiets. Qu'ils aient en plus de la bonne volonté et sachent s'exprimer en bon français — ce qui se fait rare ! — et je me chargerai du reste : je ferai quelque chose d'eux. Même s'ils n'avaient qu'un brevet. » Une directrice en fin de carrière confirma : « Si l'on fermait les écoles normales, cela ne déteriorerait pas les qualités du recrutement — sauf apparemment. A mon âge, j'ai appris depuis longtemps qu'on juge une recrue après l'avoir jetée aux lions ! Dans l'arène, le jeune homme le mieux endimanché redevient nu. S'il ne se fait pas bouffer, je sais qu'il a apprivoisé plus par ses qualités profondes que par son savoir. Alors je me dis que, chez celui-là, il y a de la ressource. »

(31) Certains directeurs et inspecteurs ont des aides et non des ordres. Hier, ils se complaisaient. Aujourd'hui, ils se multiplient.

gagné par le vocabulaire du « management » exigeait volontiers de « l'efficience » à l'école, où se traite du matériel humain ! Si bien que j'ai entendu des maîtres se demander s'ils n'exerçaient pas un métier périmé en essayant de former des petits hommes personnalisés pour une société qui digère mieux les scribes, les calculateurs, les vendeurs et les ingénieurs d'égale qualité moyenne ?

Corvéables à merci

Ilesté que les petits hommes bien fabriqués pourront toujours changer leur société. Ils ont donc besoin que des hommes et des femmes bien au-dessus de la moyenne de leurs pères et mères veillent à l'épanouissement de leurs vertes années — celles pendant lesquelles les jeux sont faits, ou presque. Que de tels hommes et de telles femmes existent est une chance. Qu'ils deviennent contagieux pour leurs collègues et, demain, l'école sera révolutionnée, comme ça, en souplesse, sans passer par un nouveau Mai. Or justement, voilà qu'après être restés si longtemps en quarantaine, ils deviennent contagieux, portés par les circulaires officielles qui les mettent à la mode. Et il se trouve que ces malheureux sont corvéables à merci, toujours prêts à aider qui demande de l'aide pour leur ressembler. Alors on commence à les regarder... Par-ci, par-là, l'envie commence à remplacer l'ironie ou l'indifférence. Parce que, après tout, ces maîtres « qui font du zèle », ils ont l'air d'avoir « des joies ».

Il est de bon ton d'ajouter : « Qui n'ont pas de prix » ; des joies qui n'ont pas de prix. Mais se demande-t-on si ces joies-sans-prix font le bonheur de toutes les personnes dont les corps seraient peut-être ? Là est la question. Autrefois, des joies-sans-prix, on les glanait à la douzaine, dans les classes heureuses. On ramasse le premier sourire d'un enfant perdu qui vient de découvrir le mot : sourire. On voit s'éveiller des endormis, on recueille de merveilleux poèmes dans la merveille cataloguée obscure, on garde des durs, des balourds,

LES JOIES D'UNE DAME DE QUALITÉ

« ...J'ai en hommage une fleur à la queue trop courte ou une déclaration d'amour sur un coin de brouillon. Qu'importent alors les difficultés, les mauvais moments, les échecs — pour ces instants ? Je n'ai jamais regretté que de ne pouvoir faire davantage. Je me souviens d'Isabelle... Elle était une fillette effarouchée, ne parlant pas, pleurant à la moindre difficulté ; à neuf ans, elle ne savait pas lire, ni même utiliser un crayon de couleur. Les premiers mois ont été durs, puis Isabelle a pris de l'assurance et, un jour, j'ai vu s'épanouir sur son cahier une fleur d'un orange ardent. Nous avons parlé de cette fleur et Isabelle ne voulait plus que dessiner et, en même temps, s'affirmait son désir de lire. Alors, elle s'est développée physiquement de façon incroyable, l'année suivante elle savait lire et ses dessins exprimaient la joie et la confiance en soi. La même année, il y eut aussi Véronique, arrivée très retardée avec de gros troubles et qui, soudain, se mit aussi à lire, à écrire, à dessiner, à faire tout ce que faisaient les autres parce qu'elle se sentait en sécurité chez moi. »

Ce sont les joies passées d'une très jeune institutrice du Midi. Elle vient d'hériter de dix petits gitans illettrés, débiles. Pour recueillir ses joies de l'année scolaire 68-70, il faudra attendre un peu. Elle, elle attend. Patiemment. Chaleureusement.

des caractérisés lutter pour se sauver d'eux-mêmes, appuyés de toute leur confiance sur la femme ou l'homme dont l'attitude dit : « Va, va, continue, je te suis, je ne te laisserai pas tomber... »

Est-ce une joie sans prix pour un homme de se savoir « celui qui ne laissera pas tomber » ? Un instituteur m'a dit que oui. En 1982, on lui avait offert un poste à l'étranger. Il était tenté et ses élèves, incidemment, l'avaient entendu en parler au directeur. Les garçons firent circuler une feuille de pétition pour qu'il restât. Il est toujours dans sa banlieue, Monsieur. Depuis trente ans. Au temps du tourisme, sa joie sans prix à lui est de se refuser les voyages.

— Que voulez-vous, dit M. S., je ne peux tout de même pas fermer la porte de l'école sous prétexte

qu'il est cinq heures ? Et si c'est justement l'instant choisi par un enfant pour comprendre un problème contre lequel il s'est battu tout l'après-midi ? »

« Monsieur » lui offre un bout d'étude gratuite : certains de ses enfants sont pauvres. Et l'école, n'est-ce pas, c'est aussi l'école de la justice ? Pas de pauvres, pas de riches : des petits hommes. Un petit homme, l'autre jour, voulut calculer « combien Monsieur avait perdu, en vingt-cinq ans d'étude gratuite ». Etant donné que Monsieur a tant d'élèves par an, etc. Le calculateur revint, effaré :

Monsieur, dit-il, j'ai dû me tromper dans les zéros nouveaux et anciens. Je trouve sept millions ! Ça faisait sept millions. Encore une joie sans prix.

à suivre la semaine prochaine

Deux articles suivront ce premier. Les instituteurs nous écriront sans doute. Fanny Deschamps leur répondra personnellement. Et ELLE invitera quelques-uns de ses correspondants à une table ronde dont les conclusions seront publiées.



Trois jeunes mimes à l'école Freinet de Vence.



Mme Barteloot et...

M. Barteloot en plein calcul.



Leur classe de français, lettres et arts.



Architecture et sculptures du théâtre ouvert à la grecque sont l'œuvre des Freinet et de leurs écoliers.



Beaucoup de connaissances entrent par les mains.



Les enfants savent étudier seuls et le font spontanément.



Le maître redevient écolier pour écouter un exposé.

LA SUITE DE L'ENQUÊTE DE
FANNY DESCHAMPS :
LES INSTITUTEURS HEUREUX

LE
SEUL SECRET
DES
INSTITUTEURS
QUI
RÉUSSISSENT

Instituteurs et inspecteurs de la communale tombent toujours d'accord sur un point : la bonne école est faite par un maître heureux. (Voir ELLE n° 1251 et 1252.) L'ennui est que tout instituteur ne trouve pas le secret du bonheur. La monotonie ou l'angoisse s'installe en lui, ses élèves chuchotent et bâillent. C'est ce qui arriva, en 1920, à un jeune instituteur nommé Célestin Freinet. Et puis...



Célestin Freinet fut nommé instituteur à Bar-sur-le-Loup le 1^{er} janvier 1920. Il avait les poumons fragiles, le cœur poète, un flair de berger. Il lui arriva vite ce qui arrive aux instituteurs : dans une classe indisciplinée qui s'ennuyait, il s'enroua, s'épuisa : « Albert, suis la lecture ! Jeannot, regarde ton cahier ! Louison, silence ! Joseph, apporte-moi ce que tu tiens ! »

Joseph nourrissait une chenille. Que faire ? Freinet pouvait punir Joseph. Se raidir, dompter le troupeau. Mais il était si fatigué... Puis la chenille était bleue et Joseph, l'idiot de sa classe, savait d'elle tout le reste. « Raconte, dit Freinet, explique bien, que nous comprenions tous... » Alors, pour parler des bêtes, Joseph devint intelligent. Ebloui, Freinet relut J. J. Rousseau, Montaigne et Rabelais. Du coup, il se retrouva avec ses enfants chez le tisserand du village. On fabriqua un petit métier à tisser et ce fut une joie telle que les enfants en découvrirent la nécessité de la poésie :

Sur son métier, le tisserand
A ourdi les fils patiemment...

Si belle aventure pouvait-elle se perdre, inédite ?... Freinet s'en fut à Grasse chez l'imprimeur. « Vous rêvez ! » s'exclamèrent les typos.

« Jamais vous n'imprimerez avec des gosses ! Ils vous chiperont les lettres, vous les perdront... » Enfin, c'était de la folie ! Ça tombait bien : Freinet aimait faire des folies pour ses gosses, on imprima à l'école de Bar-sur-le-Loup. Jour après jour, maître et écoliers se mirent à inventer la réforme de la communale : le matérialisme scolaire.

Les enfants ne sont pas un public complaisant

C'était environ 1923. La hiérarchie s'étonna, s'inquiéta, les bourgeois de village murmurèrent. Freinet balayait avec entrain les conseils de prudence des conformistes : « Un jour, on me suivra ! » Et un jour d'autres instituteurs suivirent, les aussi de s'ennuyer en travaillant. Puis des directeurs, des inspecteurs et des ministres enfin... en 1968-69. Entre-temps, la petite école révoltée s'était enrichie d'une institutrice : Elise Freinet — un apport sentimental de M. l'Instituteur. De ce moment, l'histoire de l'Ecole Freinet (1) est la longue lutte d'un couple d'entêtés qui respectaient assez les enfants pour réclamer leur droit d'avoir des talents hors programme et d'apprendre sans ennui.

Célestin Freinet a beaucoup parlé, beaucoup écrit (2) avant de mourir il y a quatre ans. Sa coopérative demeure, très vivante : elle groupe environ 20.000 enseignants (3).

Tous les instituteurs convertis aux techniques de l'école moderne ne sont pas « Freinet » à cent pour cent. Les pionniers qui connurent et soutinrent le maître à ses débuts ont parfois — c'est naturel — un esprit religieux de Compagnons de la Libération. Reste que l'orthodoxie Freinet n'est praticable qu'en internat privé, puisqu'elle impose une hygiène de vie. Végétarisme

et naturisme furent deux commandements de Célestin dont la fragilité s'en trouva, dit-on, fortifiée, ainsi que d'un bain froid au petit matin. Chacun ses goûts et le maître enseignait en Provence. Ses disciples semblaient avoir pris leurs distances avec le « choc froid » et la carotte crue. Ils ont adapté les trouvailles pédagogiques de Célestin au climat de leurs écoles et aux délices du miroton. Mais dans leurs propos qui se recourent, on entend la pensée de Célestin. Il y a, en France, des dizaines d'instituteurs qui continuent d'écrire les Mémoires d'outre-tombe de M. l'Instituteur de Bar-sur-le-Loup — même s'ils racontent leur propre aventure :

« Je me disais : tu seras institutrice, tu seras heureuse avec des enfants. Et il a tout de suite fallu punir... Mes élèves avaient 8 ans. Je travaillais le soir, le jeudi, pour leur préparer des leçons brillantes, je mettais « le ton », j'essayais de bien jouer ma comédie... Rien à faire : je voyais les regards s'élever, je voyais une jambe se débander brusquement comme dans le sursaut d'un dormeur. Les enfants ne sont pas un public complaisant : quand ils se barbent, ça se voit ! »

Devant les enfants pas de comédie

Je rentrais chez moi exténuée, agressive. Mon mari criait que j'avais un métier doux, avec un horaire réduit et de grandes vacances. J'ai fini par divorcer. Je suis retournée vivre chez mes parents avec ma fille de cinq ans. A l'école, ça n'allait pas mieux, je me sentais incomprise par des ingrats. Je me vengeais sur ma fille, je voulais en faire un chef-d'œuvre, puisqu'elle, au moins, ne pouvait m'échapper... On m'a soignée deux mois d'une dépression nerveuse et j'ai songé à démissionner pour devenir secrétaire. Je punissais beaucoup, j'avais peur de me mettre à haïr mes élèves. Dès que je sortais de chez moi, je sentais tout se raidir en moi, je me galvanisais... J'ai demandé deux fois mon changement, dans l'espoir d'obtenir des enfants plus triés, dont les parents cultivés apprécieraient mes efforts

et viendraient m'en féliciter... C'est à ce moment que j'ai reçu une circulaire de la coopérative Freinet et, en même temps, j'ai lu un article sur l'emploi du « texte libre » (4). Il y avait huit ans que j'enseignais en essayant vainement d'y trouver le bonheur. J'ai dit à ma directrice : « Je veux essayer de changer ma méthode. Sinon, je deviens folle ! » Elle m'a répliqué : « Ma pauvre petite, c'est avec une classe Freinet que vous vous rendrez folle ! » On m'avait appris la même chose à l'Ecole Normale : une classe Freinet, c'est le carnaval ! Comme je n'avais plus rien à perdre, je me suis lancée tout de même. J'ai dit aux enfants que je n'imposerais plus les sujets de rédaction. J'ai accroché un beau vide-poches au mur, j'ai écrit dessus : « Textes libres »... et il en est venu ! Quatre le premier jour, dix le lendemain ! Je n'en croyais pas mes yeux, j'en aurais pleuré ! Mes plus paresseux y allaient de leur petite histoire et ce n'était pas sot. J'ai ajouté au mur une boîte à lettres portant le mot : « Suggestions » et il en est venu aussi ! Voilà qu'ils réclamaient des choses à faire et des choses à apprendre ! Le premier soir de mon essai, je me suis déjà sentie mieux, je suis rentrée à la maison avec le sourire. Plus tard, je me suis aperçue que je respirais à la même cadence hors de l'école et dans l'école et j'ai compris que j'étais guérie. J'ai su en même temps que j'avais eu peur des enfants pendant huit ans, mais que je n'avais plus le trac, c'était fini, parce que je n'étais plus en représentation devant eux à l'école, nous étions tous chez nous. J'ai rajouté à vue d'œil. Et pourtant, ma classe était bien loin d'être parfaite. Quand l'inspectrice est venue, ma directrice l'a accompagnée — elle était dans ses petits souliers ! Mme l'Inspectrice a regardé, puis elle a dit : « Ce n'est pas au point, mais vous avez

(1) Aujourd'hui à Venise, dans les Alpes Maritimes. Privée, mais avec des instituteurs de l'Etat.

(2) Pour la liste de ses ouvrages : Institut Coopératif de l'Ecole Moderne, B.P. 251, Cannes (A.-M.). « Naissance d'une pédagogie populaire » est très facile à lire pour les non-enseignants : c'est l'histoire de Freinet.

(3) Même adresse que (2). Répond aux instituteurs en patois. Organise des journées d'études. Possède des correspondants régionaux dans toute la France.

(4) Les enfants écrivent à leur heure sur le sujet de leur choix. La classe vote pour le texte qu'elle a préféré. Les fautes sont alors corrigées en commun et le texte est « exploité » par le maître et les enfants. Il débouche toujours sur de la grammaire, souvent sur de la géographie, de la zoologie, etc. Le texte mis au point est ensuite imprimé par les enfants et prend place dans le « Livre de Vie » de la classe, lequel est abondamment illustré par les petits dessinateurs et les jeunes peintres. Les enfants semblent adorer la séance de mise au point de ces textes.

POEMES ECRITS PAR DES ELEVES

Oui, le printemps est revenu
Il ne pleut pas
et il ne pleuvra jamais plus.
Je ne veux pas de l'hiver
C'est le printemps que je veux...
Qu'il est beau le ciel de printemps
Je me regarde dans une flaque d'eau
et je me sens entouré de ciel bleu.
Xavier, 9 ans

CE QUI ME RESTE

Les derniers mots qui me restaient
à ne pas dire
on me les a extirpés avec plus de
[volonté]
que de curiosité
Les dernières larmes qui me restaient
à ne pas rejeter
On me les a volées
avec plus de méchanceté que d'envie.
Il me reste tout
sauf mes amis.
Joëlle, 9 ans 1/2

LA DESTINEE

Un jour on m'a conquis
On a dû me penser
d'une certaine manière
Je ne suis peut-être pas
celle qu'on le désirait?...
Des larmes parasites à la pluie
s'accumulent en une flaque
dans le vide de mon cœur.
La flaque grandit, grandit
de larmes infinies.
La vie n'est qu'une flamme
que les années c...ment
Douce pluie, douce harmonie
qui s'abîment dans l'infini.
Oriane, 11 ans

LE SINGE MYSTERIEUX

Il avait trente-six jambes
pour courir très vite,
quatre bouches
pour bien manger
Quand il allait en voyage
il prenait l'autoroute
Il roulait à 200 à l'heure
il doublait toutes les voitures
Quand il allait au restaurant,
il le dévalisait.
C'était un singe
bien mystérieux.
Sylvain, 8 ans

pas que « Lecanuet ne savait rien »,
ils disent : « Lecanuet a été chic. »
Alors tout bien pesé, ces enfants
démuselés sont confortables puis-
que vous pouvez leur dire : « Ma
foi, je ne sais pas », sans perdre
la face, ni leur respect. En plus,
ils sont débrouillards et font des
tas de choses par eux-mêmes sans
vous déranger. Et ils sont sages —
ce qui ne gâte rien. Dans toutes les
classes modernes que j'ai visitées,
la discipline semblait inutile. C'est
simple : alors qu'il est impossible
de s'asseoir dans le fond d'une
classe traditionnelle sans provo-
quer dissipation et chuchotés, vous
pouvez aller et venir dans une
classe moderne sans que les élèves
s'intéressent à vous : ils sont tout
à leurs affaires. Ne croyez pour-
tant pas qu'on y puisse gambader
sans raison ; si Jean-Pierre le fait,
Brigitte (8 ans) écrira sur le ta-
bleau d'observations : « Je critique
Jean-Pierre qui se dérange sou-
vent inutilement. »

La chaleur humaine à l'état naissant

Elle critique sec, Brigitte. Mais
dans la colonne : « Je voudrais sa-
voir », sur onze questions, quatre
sont signées Brigitte. Et elle s'est
fendue d'une félicitation dans la
colonne adéquate : « Je félicite Syl-
vie qui lave bien les pinceaux. »
Il y a, ainsi, de jeunes leaders qui
se révèlent et dynamisent une
classe. Et la classe prend vite un

climat d'atelier dans lequel les plus
déséquilibrés puisent de quoi s'épa-
nouir. « Dans une classe, me di-
sait Mlle Bricks, l'éducation ne doit
pas être donnée par le maître seul.
Il faut parvenir à établir l'échange
constant entre tous. »

Il n'est pas facile de faire parler
de lui-même un maître moderne.
Il vous répond :

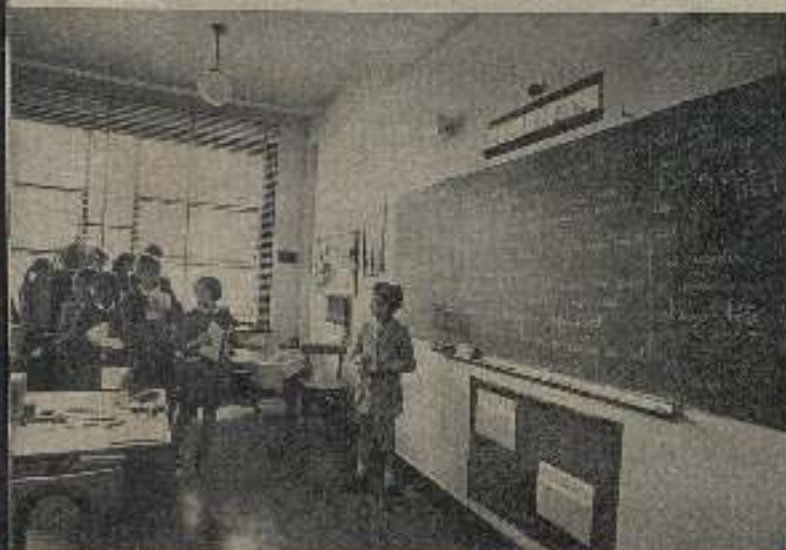
« Je ne peux pas vous parler de
moi seul ! D'abord, quel intérêt ?
Et puis, c'est impossible. Que reste-
t-il de moi après mes vingt ans de
classe ? Je ne suis plus qu'un hom-
me d'alluvions. Maître et élèves,
c'est un problème de vases com-
municants... L'école que j'ai faite
est un peu l'école de la déperson-
nalisation en même temps que de
l'enrichissement ; les enfants vous
envahissent. Je suis bien plus riche
que je ne devrais l'être. Au départ,
j'avais mes petites ressources limi-
tées et chacun de mes enfants m'a
donné quelque chose. Il serait in-
juste de faire parler de moi. Parlez
de nous. Je n'ai jamais été un hom-
me seul. »

Il arrive à de grands instituteurs
de ne plus pouvoir parler sans
émotion de ce qu'ils doivent à tous
leurs enfants :

« Les enfants sont merveilleux !
m'a dit Elise Freinet. Les enfants
sont de la chaleur humaine à l'état
naissant. Dites-le aux jeunes insti-
tuteurs découragés. Dites-leur que
si le bon maître qu'ils aiment tra-
averse les pires difficultés et de-
mandent leur aide, il y aura tou-
jours, dans sa classe, des enfants
qui deviendront héroïques. »

F. D.

L'idée de Fanny Deschamps était de partir à la recherche des BONS in-
stituteurs pour écrire un papier à leur gloire. Et, en fait, son reportage est
à leur gloire. Toutefois, les hommes n'étant pas de qualité homogène,
Fanny Deschamps a trouvé aussi de mauvais instituteurs. Elle l'a dit à sa
façon, sans mots couverts. Elle dit ce qu'a vu, entendu, ressenti un obser-
vateur extérieur au monde de l'Ecole. Les gens de l'Ecole voient forcément
leurs problèmes dans un jour différent. Peut-être auront-ils envie de
nous l'écrire après avoir lu des articles qui leur sont consacrés ? Nous
le souhaitons. Nous désirons inviter quelques-uns de ces futurs correspon-
dants à une table ronde, dont nous publierons les conclusions. Que les
instituteurs nous aident à les aider en profitant de la tribune que nous
leur offrons... par égoïsme ; ce sont nos enfants qui sont en jeu.



Mlle Marthe Bricks à Drancy dit qu'elle est une institutrice heureuse.



On imprime un poème.



Une jeune institutrice...



Une grande écolière vive et gaie, digne de servir de modèle aux petites.



...c'est presque une amie.



On travaille en groupe



Très libres, mais sages.



Table ronde.



Une écolière affronte la difficulté d'enseigner.

POÈMES ÉCRITS PAR DES ÉLÈVES

LES FAUTES

Comme c'est bon de pouvoir en faire.
Ah! comme ça soulage. On peut en
faire des énumérations, des harmonieuses et
on peut en faire en cachette, on peut
en faire sur le tableau de l'école de
vant ou derrière la maitresse mais ce
qui conte c'est de le faire.

Orlane, 11 ans

LE ROI ET LA REINE

Le roi gouverne le royaume
la reine met des émeraudes.
Le roi aime les sons
La reine aime les bijoux
Le roi et la reine font des folies
Les paysans se font du souci

Alain, 10 ans

LA GLOIRE

La gloire n'est qu'une image
que les soldats portent dans la tête.
Certains la gardent,
d'autres la perdent.
Mais la gloire n'appartient pas
qu'au soldat.
Quand l'azur est bleu
Quand le cœur se possède
Le bonheur aussi
est une gloire.

Jérôme, 8 ans 1/2

LE CHEVAL ET LA LIBERTÉ

J'ai rêvé que j'étais le plus beau che-
val du Far West, et, à cause de cela,
j'avais beaucoup d'ennemis. Tout le
monde me voulait. L'un parce qu'il avait
une belle écurie. L'autre parce qu'il
possédait une immense nature. J'avais
de nombreux amateurs, et je passais
de pâture en pâture, et de propriétaire
en propriétaire. Chaque fois que je
commençais à m'habituer dans un en-
droit il me fallait le quitter. Un jour,
j'en ai eu assez, et j'ai sauté par-des-
sus la barrière. Tous les gens disaient :
« Pourtant il était gentil au début. »
Mais puisque je ne voulais pas rester
avec eux, et que je leur préférais ma
liberté, alors ils m'ont poursuivi et tous
ensemble, ils m'ont tué.

Stéphane, 8 ans 1/2

bien meilleure mine, c'est déjà un
beau résultat. Allez à ... : vous
avez là un collègue chevronné qui
pourra vous aider. J'avais une
bouée de sauvetage à 3 km de chez
moi et je ne le savais pas !

Les instituteurs ne se connais-
sent ni ne se parlent. « Bonjour,
bonsoir », s'ils sont dans la même
école. Et encore ! Un jour d'exa-
men, deux correcteurs sympathi-
sent : « Oh enseignez-vous ? »

« A ... » — « Mais moi aussi ! »
Dans leur C.E.G., ils ne s'étaient
jamais regardés. Travailler l'un
après l'autre à l'éducation des mê-
mes enfants n'est sans doute pas
une raison pour se parler. Une ins-
pectrice m'a dit :

— Très peu de directeurs savent
provoquer et animer des réunions
d'instituteurs. De sorte que la ri-
ché expérience d'un bon maître
passe inaperçue de ses voisins de
couloir, qui continueront de som-
meiller vingt ans ou de se mor-
fondre devant des enfants rési-
gnés.

Le pis est que les plus malheu-
reux se sacrifient pour rien.

— Les élèves ne tirent aucun bé-
néfice d'un maître « qui se sacrifie »,
dit Mme Yvette S..., disciple
de Freinet à Montmartre. Faire la
classe selon la tradition nous de-
mande une telle dépense physique
et nerveuse que, souvent, notre
santé n'y résiste pas — voire notre
équilibre mental. Mater des en-
fants par l'autorité ad vitam aeter-
nam quand vous êtes une nature
indulgente... Normale enseigne aux
apprentis que, sans manuels, sans
fiches-canevas, ils seront ridiculi-
sés par leurs élèves. C'est poser
pour principe que les enfants sont
par nature méchants, tricheurs,
fainéants, menteurs, et qu'il faut
apprendre à se gendarmier contre
eux. Et puis, dès que vous démobi-
lisez vos défenses, vous vous aper-
cevez qu'ils ne réclamaient que
plus d'activité intellectuelle et ma-
nuelle. Ils ne demandent qu'à vous
suivre toujours plus loin, et même
à vous précéder ! Mais à notre
époque, le ridicule n'est pas d'être
obligé de dire souvent : « Je ne
sais pas », mais de croire qu'on
pourra faire trente ans illusion à
des enfants avec un petit bagage
de normalien.

C'est qu'ils sont assoiffés de
connaissances, les monstres ! Je l'ai
bien vu quand j'ai été faire un peu

la maitresse d'école moderne :

Roger, 8 ans, est passionné par
le commutateur : top ! j'allume la
classe, top ! j'éteins, top ! j'allume,
top ! j'éteins... « Madame, est-ce
que... » Ça ira, je vais pouvoir lui
parler de ce courant qui passe. Eh
non ! Roger s'en moque. Il voudrait
savoir — il sait — qu'il pourrait
allumer toute l'école avec un seul
bouton. Et tout le quartier ? Toute
la ville ? Épatant, la puissance d'un
bouton : c'est le jour ou la nuit
pour toute une ville. La maitresse
(la vraie) me souffle : « C'est tout
ou rien. O ou I : embrayez dans le
système binaire, c'est l'occasion. »
Il y a des occasions qu'on laisse-
rait bien échapper !

Libérez la saine curiosité des en-
fants et, même en terrain que vous
espérez solide, ils finiront par vous
poser une question idiote : « Alors
« Elle » se fabrique au-dessus de
l'imprimerie de « France-Soir » ?
On use quel poids de papier par
jour dans un grand quotidien ? »
Des persécuteurs, voilà ce qu'ils
sont ! Et jamais fatigués : « J'irai
pas en récré, vous aurez le temps
de me montrer à taper à la machi-
ne avec mes dix doigts. »

On peut avouer qu'on ne sait pas

Je n'aurai pas de récré non plus
— Patrick s'en fiche un peu ! —
mais je me remonte dans mon es-
time : c'est moi qui tape le mieux
de ma classe ! Dans une école mo-
derne, chacun se regonfle le moral
à l'aide du petit talent qu'il a et
la maitresse aussi en a le droit. Les
enfants accoutumés à la modestie
de leur maître sont d'ailleurs tolé-
rants envers l'ignorance : si vous
ne savez pas combien « France-
Soir » mange de papier, téléphonez-
lui, il vous l'apprendra. Vous
n'avez aucune chance de passion-
ner les petits enfants du siècle de
Tazief en leur parlant des volcans
mais vous pouvez, peut-être, leur
obtenir une interview de M. Ta-
zief ? Et quand M. Lecanuet, maire
de Rouen, vit débarquer une trou-
pe de garçons qui voulaient tout
savoir de la reconstruction de sa
ville, il l'envoya chez les archi-
tectes ! Les garçons ne ricanèrent